

TEMPERATURE

De 12 janvier 1905.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Values for 7 a.m., midday, and 5 p.m.

Traité d'arbitrage.

Le secrétaire d'Etat Hay vient, on le sait, de conclure avec les chanceliers de la France...

Des traités de ce genre, dont l'initiative revient à la France, sont déjà en vigueur entre plusieurs nations.

Beaucoup croyaient même qu'il n'y aurait aucune discussion et que la ratification ne serait qu'une simple formalité.

Ces explications, le président Roosevelt vient de les donner, et elles sont si claires, si nettes, si précises que le doute ne peut désormais exister dans aucun esprit.

L'intervention directe du président Roosevelt, les explications qu'il a données sur la portée des traités soumis au sénat des Etats-Unis, vont, sans nul doute, faire disparaître tous les obstacles, et ainsi viendront s'ajouter les huit traités américains à la liste déjà longue des traités d'arbitrage entre les nations, et cet appoint ne sera pas d'une mince importance.

LA Légion d'Honneur.

Du "Journal Officiel" de la République Française:

Ministère de l'Agriculture.

Sont promus ou nommés:

Commandeur M. Cabaret, directeur au ministère de l'Agriculture.

Chevaliers

MM. d'Agarande, administrateur de la Compagnie d'Assurances la Prévoyance à Paris; Balp, président de la Société d'Agriculture du Var, à Draguignan; Falque, inspecteur des eaux et forêts, à Montélimar; Gravier, horticulteur, maire de Virry-sur-Seine; Jeannez, agriculteur, maire de Yermenon (Yonne); Lavergne, directeur du laboratoire de pathologie végétale de Santiago (Chili); Lèbre, professeur à l'école vétérinaire de Lyon.

Ministère des Affaires étrangères

Par décret rendu sur la proposition de M. Delcassé ministre des Affaires étrangères, sont nommés ou promus dans la Légion d'honneur:

Grand officier.

M. Cambon, ambassadeur de la République française près le roi d'Espagne.

Officiers.

MM. Gavarry, ministre plénipotentiaire, chargé de la sous-direction des affaires de chancellerie; de Chappedelaine, consul général; Blanc, consul général à Bayonne; Chayot, consul de 1re classe à Tiflis; Gappexau, consul de 2e classe; Beuvré, consul de 2e classe à Brème; Ledes, consul de 2e classe; Wolfson, consul de 2e classe; Meymann, vice-consul de 1re classe; Arnaud-Vitfort, attaché à la division des fonds et de la comptabilité; Lespève-Bonnarque de Lafont, secrétaire d'ambassade de 1re classe; Regnaud, consul général, délégué au Maroc des porteurs de titres de l'emprunt marocain 1904; Goudrand, président de la chambre de commerce française de Milan.

Chevaliers

MM. Prévost, secrétaire d'ambassade de 2e classe, au Caire; Capdevielle, consul de 1re classe à Corfou; Gent, consul de 1re classe; Chabert, pharmacien, président de la Société de bienfaisance française de Tanjer Oubé, directeur de l'imprimerie nationale égyptienne; Dorand, administrateur délégué de la Compagnie de gaz et régie octroyée des eaux de Tunis; Jost, ingénieur-constructeur à Constantinople; Vergneille, président de la Société française de bienfaisance de la Nouvelle-Orléans; Wendling, secrétaire du bureau international de l'Union postale universelle, à Berne.

Sont en outre promus ou nommés, à titre étranger:

Officier

M. Bahiet, Suisse, ingénieur.

Chevaliers

Mlle Stevenson, dite Mary Cassat, Américaine, artiste peintre; MM. de Coppet, Suisse, chimiste; Guglielminetti, Suisse, docteur en médecine; baron de Gansbourg, Russe, banquier à Paris; Lourie, dit Osaip, Russe, homme de lettres; Pensio, Italien, trésorier de la Franco-Italienne; Seymour Thomas, Américain, artiste peintre; Spitzer, autrichien, associé de la banque Kirchen, à Paris.

LES NAVIRES DE GUERRE.

Le croiseur Jurien de la Gravière est sorti du bassin de radoub de la station navale hier matin et a remonté le Mississippi jusqu'en face de la rue Julie, où il a jeté l'ancre à quelques centaines de pieds au-dessous du Dupéix.

L'amiral de Lapeyrière et le capitaine Lemogne, commandant le Jurien de la Gravière, sont très satisfaits des réparations faites au croiseur dans le bassin flottant de la station navale. Ces réparations n'étaient que d'une importance relative, il est vrai, puisqu'elles ne comprennent que le remplacement de quelques-unes des plaques de cuivre recouvrant le soufflage en bois de la carène, mais elles ont été exécutées à la perfection.

En outre le navire a été nettoyé et repeint, et il paraît aujourd'hui tout flamboyant neuf. L'arrivée du Jurien de la Gravière au point où il a jeté l'ancre a été saluée par les canons du Dupéix et du Columbia et par les sifflets à vapeur des navires dans le port.

L'amiral de Lapeyrière a été très sensible à la courtoisie du gouvernement américain, qui lui a permis de mettre un des bâtiments de sa division en cale sèche à la Nouvelle-Orléans, et d'éviter ainsi les ennuis et les dépenses d'un long voyage.

Le maire Behrman a rendu hier à une heure de l'après-midi sa visite officielle à l'amiral de Lapeyrière. Le maire qu'accompagnait M. W. P. Ball, son secrétaire particulier, M. Georges Ferrer, secrétaire de comité, et les conseillers J. S. Zacharie et J. G. Robin, a été conduit à bord du Dupéix dans le canot-major.

L'amiral, ayant à ses côtés les capitaines Surrien et Boyer, a reçu le maire dans le salon d'honneur, où, après les compliments d'usage, des rafraîchissements ont été servis.

L'amiral a remercié le maire de sa visite et a dit qu'il était très touché des marques d'estime et d'amitié dont sont l'objet les officiers français à la Nouvelle-Orléans.

Le maire a répondu en français que c'était un devoir pour les citoyens de la Nouvelle-Orléans d'être courtois envers les visiteurs français, parce que ce sont des Français qui ont fondé la ville. Le conseiller Zacharie a parlé également en français, retraçant l'histoire primitive de la Louisiane et de la Nouvelle-Orléans, rappelant l'indomptable courage des explorateurs et des pionniers, Bienville, La Salle, Iberville, et les hauts faits de Lafayette et de Rochambeau.

Dès toasts ont été portés au président Loubet, au président Roosevelt, à l'amiral, au maire, et à la mention des relations cordiales entre la France et les Etats-Unis.

A quatre heures de l'après-midi le canot de l'amiral prenait au quai de la rue du Canal le gouverneur Blanchard, l'auditeur d'Etat Paul Capdevielle, le colonel Arsène Perillat, chef d'état-major, le colonel E. S. Haunsell, les majors Hugues de la Vergne et Burton et les conduisait rapidement au Dupéix.

La pluie, qui tombait à torrents, n'a que peu nui à la grandeur de la réception faite au chef exécutif de l'Etat et à ses compagnons.

L'amiral et son état-major les attendaient à la coupée, et c'est entre une double haie de marins au port d'arme que le gouverneur, M. Capdevielle et les officiers louisianais se sont rendus au salon d'honneur.

Avec une distinction parfaite et une aménité charmante l'amiral de Lapeyrière a souhaité la bienvenue à ses visiteurs.

LA DUSE.

En anglais, le gouverneur Blanchard a complimenté les officiers français et a parlé en termes élevés de la France et de son gouvernement. Il a terminé en adressant ses meilleurs souhaits au président de la République Française, M. Emile Loubet.

Parlant en français, l'honorable Paul Capdevielle a complimenté l'amiral et ses officiers, exprimant le espoir que leur séjour à la Nouvelle-Orléans serait agréable.

M. Capdevielle a dit que comme beaucoup d'autres Franco-Américains, fidèles et dévoués citoyens des Etats-Unis, il était Français de cœur, que comme descendant de Français il gardait vivaces dans son cœur le respect et l'estime pour le pays des ancêtres.

L'amiral de Lapeyrière a été très touché des paroles de M. Capdevielle, et il l'a remercié avec émotion de ses sentiments bienveillants envers la France et les Français.

L'amiral, le gouverneur, M. Capdevielle, les officiers de l'état-major du gouverneur et les officiers du Dupéix ont alors échangé de nouveaux compliments, puis les visiteurs se sont embarqués dans le canot de l'amiral, pendant que retentissait une salve de dix-sept coups de canon et que la musique du bord jouait la "Marseillaise".

Le charme de cette visite a amplement compensé le désagrément du voyage par une pluie battante.

Les préparatifs du banquet qui doit être offert le 23 courant aux officiers des deux croiseurs français se poursuivent activement.

DEUIL.

L'ABEILLE a reçu hier, de la comtesse Paul d'Abzac, le faire-part suivant:

M. Le Comte Paul d'Abzac, Mademoiselle Marie d'Abzac, Comtesse Baron des Hautschamps, Commandant de la Légion d'Honneur et la Baronne des Hautschamps, née d'Abzac, Monsieur de Lobel-Mahy, Vice-Consul, Chargé de la Chancellerie de la Légation de France à Bruxelles, et Madame de Lobel-Mahy, Mademoiselle de Lobel-Mahy, Monsieur Adrien de Lobel, Mademoiselle de Lobel, Monsieur Max des Hautschamps, Lieutenant au 8ème Régiment de Chasseurs; Madame Max des Hautschamps, et leur fils Monsieur Guy des Hautschamps, Lieutenant au 10ème Cuirassiers; Monsieur Henri des Hautschamps, Maréchal des Logis au 33ème d'Artillerie; Messieurs Roger et Gaston de Lobel-Mahy; le Comte de Lusignan, et la Comtesse de de Lusignan, née d'Abzac.

Ont l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse qu'ils viennent d'éprouver en la personne de Monsieur Jean Louis Paul comte d'Abzac, ministre plénipotentiaire en retraite, leur époux, père, frère, beau-frère, neveu, oncle, grand-oncle et cousin germain, décédé le 4 décembre 1904, en son domicile, à Paris, rue Pergolèse, No 36, dans sa 68ème année, muni des Sacraments de l'Eglise.

Priez pour lui.

THEATRES.

GREENWALL.

Il faut voir "The Holy City" joué par la troupe Baldwin-Melville pour se rendre compte de toutes les beautés de ce drame biblique.

Un autre succès attend cette troupe la semaine prochaine dans "Robert Emmet", la fameuse pièce irlandaise de Brandon Tynan.



LA DUSE.

La Duse à Paris.

Mme Eleonora Duse, la première-actrice dramatique de l'Italie, passe quelques jours à Paris dans le moment "La Duse", comme on l'appelle simplement, glorieusement, en son pays et partout, aime la belle capitale, non seulement comme la ville de l'art par excellence qui lui fit fête lors de ses représentations à la Renaissance, mais aussi comme étant pour elle la cité de repos et de l'agrément. Entre deux tournées, la Duse va visiter les théâtres parisiens et un peu et beaucoup les couturiers parisiens.

Les Parisiens devaient l'applaudir au Vaudeville dans son répertoire, notamment dans la "Gioconda" et la "Fille de Jorio", de Gabrielle d'Annunzio.

Un traité avait été signé aux termes duquel la grande-actrice et son troupe seraient donnés à M. Porel cinq représentations, de 18 au 31 janvier prochain. L'un comme d'accord, cette série a été remise, croyons-nous, au mois d'avril.

La Duse rappelle, sinon par son physique, mais au moins par son jeu "nature", impétueux, original, Aimée Desclée, créatrice de "Froufrou". Comme celui de la Française, son talent ne se fit jour qu'assez tard. Elle est au jourd'hui célèbre dans les deux mondes. Son répertoire comprend les meilleures pièces françaises; la "Dame aux camélias" est un de ses triomphes.

Toujours comme Decœur, jadis, l'actrice italienne montre à la ville un caractère simple et moderne. Volontiers révisée et fort d'ailleurs nerveuse, elle a fait, en

maintes circonstances, preuve d'indépendance et de volonté. On cite telle de ses représentations à Bruxelles où, mandée à la fin par le roi Léopold pour recevoir les félicitations du souverain, la Duse refusa nettement de quitter sa loge. Il faut dire qu'aucune comédienne au monde ne se donne en scène avec une telle intensité; n'a-t-elle pas avoué que, lorsqu'elle joue Marguerite Gautier, elle croit, incarnant l'héroïne de Dumas, mourir réellement au dernier acte? D'où ses traits pâles, ses yeux agrandis, ses mains crispées et ce réalisme atroce de vraie monteur, figure et scène inoubliables pour tous ceux qui ont vu la Duse dans ce rôle. On comprend combien, après de telles soirées, la femme doit avoir hâte de se reposer des fatigues que lui impose l'artifice.

THEATRE DE L'OPERA FRANÇAIS.

"Martyre", le drame en cinq actes joué hier au théâtre de la rue Bourbon par les artistes de la troupe française, réunit toutes les qualités de ce genre de pièce.

Les situations émouvantes s'y succèdent dans l'ordre voulu; on y trouve, naturellement, la victime qui se sacrifie et souffre jusqu'au dénouement, ceux qui devraient la secourir et que les apparences trompent jusqu'au dernier moment, les traîtres qui triomphent jusqu'à la fin du dernier acte, le bon génie qui n'a cessé de planer sur les événements qui se déroulent et qui démasque les coupables afin de rendre le bonheur aux innocents persécutés.

Et si les péripéties de "Martyre" ne sont pas toujours reliées entre elles avec l'air nécessaire pour ne pas fatiguer l'auditeur, l'œuvre de D'Ennery et de Barbé n'en doit pas moins être classée parmi les modèles du genre. Peut-être aussi qu'un abaissement de mémoire chez certains artistes a-t-elle privé les specta-

OPHEUR.

Les numéros du programme de l'Orpheur sont si amusants que la soirée s'écoule sans qu'on s'en aperçoive et qu'on part en regrettant que le spectacle soit si court.

Le programme de la semaine prochaine est préparé avec grand soin.

ORPHEUR.

Foule aux deux représentations d'hier au Crescent pour entendre la bouffonnerie de Weber et Fields qui s'appelle "Hoity Toity". A partir de dimanche soir "The Tenderfoot" avec Phil Ryley dans le rôle principal.

LYRIQUE.

Jamais la troupe Olympia n'a tant amusé le public que cette semaine dans "The Girl From Paris", et il y a toujours salle comble pour l'applaudir.

Dimanche en matinée "E. Captain", le fameux opéra comique de John Philip Sousa.

FARANTA.

"Utah", le grand drame que joue Faranta cette semaine, remplit la salle sans discontinuer. La semaine prochaine nouvelle pièce: "A Soldier's Honor", et nouveau succès.

Feuilleton

DE: L'Abéille de la N. O.

LA DELAISSEE

GRAND ROMAN INEDIT. Par Georges Madauge.

TROISIEME PARTIE

Le Pavillon de Chasse.

III Suite.

Béchet, était sorti de colère. Il repréna le sentier, menant à sa maison rustique. Par cette fin de septembre, les arbres commençaient à s'éclaircir.

Les teintes dorées, alternaient avec le vert resté sombre de certaines feuillages. Peu à peu tout cela allait pâlir, roussir d'ins le vent sec d'automne.

Et la garde se répétait, tandis que son bâton frappait en cadence la terre du sentier: — Ça m'a l'air de lui avoir rivé son clou, mon raisonnement de la fin.

— Il ne viendra pas chez nous, espérons-le, d'un bout de temps, il n'aura pas ce tonpet-là. Il ajoutait du reste, tout aussi mentalement: — C'est vrai qu'il n'ose manquer pas, celui-là, de tonpet!

Béchet débouqua sur une petite clairière, au fond de laquelle, à droite, entourée d'arbres un peu dépouillés, était la rustique demeure, où depuis vingt-cinq ans, il vivait avec sa compagne. Cette dernière apparut à ce moment, sur la lisière de la clairière: — Béchet!... Hé! l'homme? ... Arrive un peu vite, voyons! — Quoi?... Qu'est-ce qu'il y a, la mère?... Les enfants sont-ils déjà là?

— Arrive, je te le dis!... Qu'est-ce que tu bougonnes, je ne t'entends pas? — Allons, Béchet, ou n'attends que toi, pour être toi avant.

Le garde allongea le pas, intrigué. Une paysanne se tenait sur le seuil, vers lequel sa femme était retournée. — Tiens! la mère Mahat! Qu'est-ce qu'il y a de nouveau, dites-moi? Votre garçon n'est pas plus mal!

— Non, ben un contraire, il va mieux... Je suis venue raconter une drôle de chose à Mam'm Béchet. — Et laquelle donc? — La "l'Al".... — "A l'hoplice" d'Epernay, dans un lit qu'est pas loin de lit de mon garçon, il y a un petit qui ne fait que ça, de vous appeler: — Monsieur Béchet! — Monsieur Béchet! — Ce n'est qu'un cri.... — Ça fend le cœur. — Allez-y donc, pour voir ce que c'est que c'est l'enfant là! — Un petit qui m'appelle.... monsieur Béchet! monsieur Béchet! répète le garde; je ne vois pas qui ça pourrait être, mère Mahat.

— Ni moi non plus.... Seulement j'ai dit: je vais raconter ça à Béchet, il ira si ça lui convient. Le garde regarda sa femme: — Qu'est-ce que tu en dis? — Dame! écoute donc, ça me semble drôle... très drôle même. — Mam'm Mahat prétend qu'il n'a pas plus de douze ou treize

ans, ce petit. — L'âge de... du pauvre gamin! gronda l'homme en mordillant sa moustache grise. Et la femme continuait le portrait du petit févrex de l'hôpital d'Epernay: — Des cheveux bruns, et de grands yeux noirs.... c'est à croire que.... Béchet frappa le sold de son bâton sonnez. — C'est à croire, rien du tout, ta es folle ma vieille. — Bien sûr, par que Germaine nous a écrit l'accident.

— Le pauvre gamin! exclama le garde-chasse, avec une colère, le pauvre gamin! La mère Mahat, brave femme obtuse, qui bien que du pays, et ayant certainement entendu raconter l'histoire, ou ne s'en souvenait pas, ou ne rapprochait point l'accident actuel de l'hôpital du drame de l'année précédente qui menait son auteur dans une maison de correction, reprit le grand parler à double verve, posé d'as son arrivée sur le plancher de terre battue de la cuisine, glissa sous son bras son parapluie de cotonsnade bien, et en s'en allant: — Je vous ai dit ce que j'avais à vous dire, faites-en ce que vous voudrez.

— Ben le bonjour, et à une autre occasion, monsieur et madame Béchet. — C'est ça à une autre occasion, et meilleure santé à votre

gars. La vieille campagnarde, d'un pas encore alerte, filait sous bois. — Tu vas y aller, pour sûr, à Epernay? interrogea la femme des que'elle se trouva seule avec son mari. — Est-ce la peine? demanda celui-ci, tirant sa pipe de sa poche pour la bourrer lentement. — Il faut voir, pardi! — Voir quoi? — Ce petit qui te réclame.... — Ça ne peut pas être moi.... C'est un autre qui porte le même nom.

— Il y a plus d'un âge qui s'appelle boudet, ma vieille.... — Ne plaisante pas. — Ce que raconte la Mahat donne bien à réfléchir. — Il est vrai qu'elle n'a pas tout dit devant toi; elle était pressée de s'en retourner. — C'est une laitière de l'autre côté d'Epernay qui a trouvé étendu sur la route ce pauvre gamin, qu'on pen plus son cheval égarait.

— Elle l'a mis dans sa voiture et l'a porté à l'hoplice. — Ses habits étaient déchirés, pleins de poussières, ses pieds en sang. — Il battait déjà la campagne. — Il y a de ça, plusieurs jours. — Il n'a pas encore retrouvé ses bons sens, il dit toujours des drôles de choses. — Le médecin prétend qu'il est très malade, qu'il n'en reviendra sans doute pas.

— Si c'était.... — Tu es folle! puisqu'il est noyé. — Enfin, il faut voir, il t'appelle.... Si tu n'y vas pas, moi j'y vais. — Eh bien, va! Elle se fâcha. — J'ai ma lessive à faire, je n'en serai pas sortie, quand les enfants arriveront. — C'est ridicule de m'envoyer là.... Ce n'est pas de moi, que cet enfant parle. — Est-ce qu'on sait? — Ce n'est pas non plus une affaire d'atelier Bibi et d'aller jusque-là. — Ah! nom d'un fusil! quand les femmes ont quelque chose dans la caboche, elles ne l'ont pas ailleurs! — Et tu crois qu'on me recevra à l'hoplice?.... Il y a une heure pour les visites, j'arriverai trop tard. — C'est vrai, il faut attendre à demain.... Enfin, pourvu que tu y ailles.... — J'irai, je te le promets, rien que pour avoir la paix. — Le lendemain, au moment juste où il se disposait à atteler Bibi pour mettre à exécution son engagement, le garde-chasse fut mandé au château.

Il devait y rester une partie de l'après-midi, avec l'attendant et les piqueurs, sans apercevoir, du reste, M. le duc. — Lorsqu'il rentra à la maison du bois, il était trop tard pour partir à Epernay.

— Si tu n'y vas pas demain, moi j'irai, fit sa femme avec hauteur, tu le fais exprès. Le jour suivant, dès huit heures du matin, le facteur remit à madame Béchet une lettre de Paris. Les enfants arrivaient à onze heures à Parguies. Le cheval gris fat mis à la carriole, et à midi précis, on était à table dans la cuisine, où le plus gros poulet de la basse-cour venait d'être retiré de la broche. Le petit Jacques retrouvait avec un bonheur égalant que la joie de ceux-ci à le revoir, mam'm et papa Béchet, qui le mangèrent de gros baisers, et ses deux amis Pif et Paf, les grands épagneuls joveurs, avec lesquels il faisait presque immédiatement une partie, que le déjeuner venait tout interrompre. Ce fut seulement à la fin du repas que la conversation fut mise brusquement sur le sujet oublié par la mam'm Béchet, dans le feu de ce retour, où l'enfant tenait une si large place, qu'on avait assez de s'occuper de lui. Elle raconta comme quoi la mère Mahat venait l'avant-veille de voir son fils, victime d'un accident à la fabrique où il travaillait, repassait par chez eux, pour leur raconter cette aventure d'un jeune garçon ramassé par une laitière au milieu de la route et transporté à Epernay, où de-